



MARC LENTON

MEURTRES CHEZ LES CORDISTES

IS EDITION

MARC LENTON

MEURTRES CHEZ LES CORDISTES

ISEDITION

© 2013 - IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Couverture : UP Communication / IS Edition
Avec la participation de Anne-Lucille Giraud
Illustrations de couverture : Fotolia / 123RF
Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli – IS Edition

**Retrouvez toutes nos actualités
sur Facebook et Twitter :**

www.facebook.com/isedition

[www.twitter.com/IS Edition](http://www.twitter.com/IS_Edition)

Prologue 1

Sofia, Bulgarie, juillet 2011.

Avec sa façade plaquée de mosaïques polychromes, le bâtiment abritant les bains centraux, d'anciens bains turcs, est parmi les plus beaux bâtiments de Sofia.

Édifié sur les vestiges de thermes romains, l'ensemble comprend une grande piscine d'eau froide, une plus petite d'eau minérale et divers bassins, dont certains sont vides.

Depuis plusieurs années, ils font l'objet de travaux de rénovation, qui reprennent et s'arrêtent au rythme des financements européens. En soirée, c'est un lieu de rendez-vous prisé de la communauté homosexuelle et des dealers, qui approvisionnent leurs clients au vu des quelques policiers qui patrouillent dans leurs belles voitures neuves, pour vérifier que le commerce se passe bien, pas pour le réprimer.

La mafia locale a mis en place une organisation remarquable au service du vice.

Le matin, on ramasse préservatifs et seringues avant que les touristes ne viennent photographier les lieux, et s'extasier devant le monument. La municipalité y trouve

son compte : c'est le monument le plus propre de la ville, dans la journée.

En soirée, les bassins vides et les nombreux recoins servent aux étreintes furtives, ou à la consommation rapide d'héroïne, de crack ou d'autres drogues.

Les habitués connaissent les codes en vigueur : un chiffon rouge en évidence signifie « ne pas déranger », et personne ne s'y risque. Les dealers veillent à la tranquillité des consommateurs.

Les plus riches, en très grande majorité des hommes, viennent y faire leurs emplettes et repartent, parfois, accompagnés par des personnes des deux sexes – la mafia locale sait fournir pour tous les goûts – vers leurs maisons ou hôtels voisins.

Parmi ceux-ci, l'Hôtel de l'Impératrice, situé dans un merveilleux bâtiment datant du début du XXe siècle, déclaré monument national, et dont le personnel est la discrétion même.

Si ses magnifiques chambres, spacieuses et hautes de plafond, pouvaient parler, elles auraient raconté le Kamasutra dans toutes les langues et réjoui tout journaliste de la presse people par la variété et la qualité des participants.

Depuis la chute du communisme, elles n'écoutent plus officiellement les ébats, les services spéciaux ayant débranché leurs myriades de micros. Ce qui ne signifie pas pour autant que personne n'espionne... Sait-on jamais !

Le réceptionniste détourna machinalement les yeux lorsqu'il vit un des clients, un homme d'une cinquantaine d'années qui était sorti dix minutes plus tôt, revenir avec un jeune éphèbe, blond aux yeux brillants, peut-être un drogué. Ils prirent l'ascenseur, sans s'arrêter à la réception.

L'hôtel marie parfaitement services de qualité et de luxe, confort moderne, intimité et discrétion. La mafia respectable le fréquente, pas les voyous ; la sécurité y veille, c'est le moins pour un hôtel à quatre cents euros la chambre.

Une demi-heure plus tard, il avait fini son service et rentra chez lui, dans une lointaine banlieue. Son remplaçant ne vit pas sortir le jeune homme une heure plus tard : il est vrai qu'il était descendu directement dans le parking en sous-sol, et que le réseau de caméras était inexplicablement en panne depuis le début de l'après-midi.

Le lendemain, la femme de ménage passa plusieurs fois devant la chambre numéro trois cent cinquante-six. Le panneau « *do not disturb* » était bien visible, aussi elle n'entra pas et signala, vers onze heures, à la fin de son service, que cette chambre n'était pas faite. Elle devait être libérée à midi.

Sans nouvelles du client, et sans réponse au téléphone, le réceptionniste envoya un gardien accompagner le responsable du ménage pour ouvrir la chambre.

Pas de prise de risque pour le personnel. La nouvelle procédure, modifiée récemment à la suite d'un incident dans un grand hôtel new-yorkais de la chaîne, est claire : pour entrer dans une chambre sans l'accord ou l'invitation

du client, il fallait être deux, dont un membre de la sécurité.

Les deux hommes ouvrirent la porte et virent immédiatement le corps pendu au plafond, la corde passant par l'attache du lustre. La télévision était branchée sur la chaîne pornographique de l'hôtel.

L'avantage des hauts plafonds, c'est qu'ils facilitent la pendaison, pensa cyniquement l'inspecteur Igor, en charge de l'enquête. *Encore faut-il savoir faire des nœuds.*

Ceux-ci étaient parfaits, compliqués à souhait.

Un nœud de marin, pensa-t-il.

Il était arrivé très vite après la découverte du corps : le commissaire en charge du secteur était un ami des propriétaires de l'hôtel.

Ses consignes étaient claires : une enquête rapide et discrète. Il ne fallait pas déranger les clients de l'hôtel.

Après quelques photos, et une inspection de la chambre, il donna l'ordre de décrocher le corps et, au médecin qui l'accompagnait, de faire un examen médical incluant une prise de sang.

La langue violacée sortait obscènement de la bouche, le cou montrait clairement les traces de la corde, mais pas de contusion ni de trace de lutte. Le tabouret, renversé, démontrait que la victime s'était mise dessus puis lui avait donné un coup de pied. À cause de l'extension de la corde, ses pieds étaient à dix centimètres du sol : il avait failli en réchapper.

L'affaire semblait claire à l'inspecteur.

Des cachets colorés jonchaient le lit, sûrement une drogue de type MDMA que l'on trouve facilement à Sofia.

C'est de l'ecstasy renforcée par la molécule MDMA – plus connue des spécialistes sous le nom scientifique de méthylènedioxy-N –, méthylamphétamine qui comprend de nombreuses variantes, en général fabriquées dans des petits laboratoires disséminés dans l'est de l'Europe.

La filière bulgare produisait une molécule réputée pour exacerber les effets stimulants que les consommateurs recherchent pour vivre plus intensément leurs relations sexuelles. En plus d'avoir l'impression de mieux comprendre les sentiments des autres, les sensations et les émotions sont décuplées.

Les prostitués masculins des bains turcs les utilisent pour que leurs clients se désinhibent rapidement, et passent à l'acte plus vite : *time is money*.

Il n'y avait pas de trace de préservatif, ni de sperme sur les draps, ni d'ailleurs sur le corps, contrairement aux idées reçues concernant les pendaisons, qui déclenchaient une dernière érection.

Soit, la victime était peut-être déjà dépressive et, n'ayant pas supporté les pilules, avait été prise d'un coup de folie l'amenant à se suicider.

Soit, elle n'était pas seule, et son éventuel petit ami d'un soir avait fui, paniqué par les conséquences d'un jeu sexuel qui aurait mal tourné.

Ou alors, c'était un meurtre faisant suite à une querelle, même si cela paraissait peu vraisemblable, vu l'état de la chambre.

Dans ce cas, le coupable ne serait pas difficile à trouver, les prostitués des bains turcs étant connus des services de police, ce qui permet de bien les taxer.

S'il était encore en vie, la mafia ne tolérerait pas que l'on tue un de ses clients, car elle se doit de protéger son commerce et sa réputation. Il était peut-être déjà mort, et l'on retrouverait son corps dans une des forêts qui entourent Sofia.

Sur la commode, le portefeuille de la victime était toujours là, plein de billets – quelques milliers d'euro –, et la carte bancaire n'avait pas, non plus, disparu. Ni le portable.

La somme était significative : la victime devait être quelqu'un d'important.

Ces indices amenaient Igor à pencher pour un suicide seul, sous l'emprise des stupéfiants.

L'examen du portefeuille lui apprit que la victime était un russe, Piotr Sukarov, professeur de physique de l'université de Moscou, d'après son passeport.

Bizarre qu'il se promène avec une somme aussi importante que celle-là dans le portefeuille.

La réception l'informe qu'il était arrivé deux jours auparavant pour affaires, et que c'était son dernier jour à l'hôtel. Ce que confirma un billet d'avion pour Moscou le jour même, retrouvé dans la chambre. L'inspecteur Igor appela l'ambassade russe pour savoir s'ils connaissaient ce ressortissant.

Après avoir parlé avec plusieurs interlocuteurs, plus ou moins incompetents, on lui passa le responsable de la sécurité, qui décida de venir lui-même à l'hôtel. Igor était

étonné, son client devait être quelqu'un d'important pour qu'un fonctionnaire russe se déplace.

À peine arrivé, le responsable de l'ambassade qui, d'évidence, était un professionnel – sûrement le représentant du FSB – conclut au suicide et demanda à ce que l'on rapatrie le corps à l'ambassade. Igor n'y vit pas d'inconvénient, d'autant plus que le diplomate lui donna une enveloppe pour le dérangement, qu'il accepta sans broncher. C'était une affaire entre Russes, et il n'allait pas s'en mêler.

De retour à son bureau, par curiosité, il se renseigna sur ce Piotr Sukarov.

Google lui apprit qu'il s'agissait d'un scientifique de haut niveau, un physicien des particules qui avait publié de nombreux articles, aux titres incompréhensibles pour un simple inspecteur de police.

Le dernier paru le fit sourire : « *Gravitation quantique dans la théorie des cordes* ». Un titre approprié pour un pendu qui avait gravité au-dessus du sol...

La victime avait été nommée, récemment, membre du comité de pilotage du centre quantique de Skolkovo, créé un mois auparavant.

Comme tous les Bulgares, Igor était intéressé par l'actualité du grand frère russe. Il avait suivi, dans les journaux, ce grand projet du président russe : créer, dans la banlieue de Moscou, l'équivalent de la Silicon Valley.

Cela confirmait ses soupçons, l'affaire était importante et ne pouvait qu'attirer des ennuis.

Le rapport du laboratoire lui parvint quelques jours après : l'analyse avait prouvé que les pilules trouvées dans la chambre étaient bien du MDMA.

Le sang contenait du MDMA, mélangé à un puissant somnifère – du rohypnol – qui avait dû l'endormir en moins de cinq minutes. Les molécules de MDMA masquaient normalement le rohypnol, mais grâce aux crédits généreux de l'Union Européenne, le laboratoire central de la police bulgare était équipé d'appareils du dernier cri, qui pouvaient identifier une myriade de molécules à partir d'un grain de poussière.

Ce mélange somnifère – MDMA semblait bizarre pour un suicide, mais logique pour un meurtre. La victime endormie, il était facile de l'encorder autour du cou, de la hisser sur un tabouret avant de le faire basculer.

Une analyse classique de la scène du meurtre démontrerait un suicide sous ecstasy, un mauvais trip, et la police était censée ne pas chercher plus loin.

Il décida de réinterroger le personnel de l'hôtel, en particulier le réceptionniste qui était de service ce soir-là.

Après l'avoir bousculé un peu, il apprit que la victime était montée dans sa chambre avec un homme, blond, trentaine costaud, mais éphèbe : sûrement un des prostitués locaux.

Mais pourquoi n'aurait-il pas pris l'argent après l'avoir tué, sauf à être complètement drogué, lui aussi ?

Il demanda à visionner les caméras de surveillance, et apprit qu'elles étaient en panne ce soir-là, le système informatique ayant été victime d'un virus.

Igor fit part de ses doutes au commissaire principal qui convint, avec lui, qu'il y avait peut-être une présomption de crime.

Mais puisque l'ambassade russe ne s'était pas manifestée, sûrement à cause des penchants sexuels de la victime, et se satisfaisait de la thèse du suicide, pourquoi remuer cette affaire ? De plus, les parrains des bains turcs n'apprécieraient pas que l'on fasse de la publicité sur cette affaire, et ses amis propriétaires de l'hôtel encore moins.

Il fut décidé d'avertir discrètement les parrains pour qu'ils éliminent le coupable, au cas où ils le connaîtraient.

Leur enquête fut rapide, et plus efficace que celle de la police.

Ils ne trouvèrent personne qui, ce soir-là, serait parti avec ce client, qui n'avait, par ailleurs, pas été vu par les habitués du secteur. Les dealers avaient bien remarqué un homme blond, inconnu, qui avait acheté des pilules de MDMA, mais ils ne reconnaissaient pas la photo de Piotr.

Igor pensait que la rencontre entre Piotr et le présumé coupable avait dû se faire entre l'hôtel et les bains, ce qui lui permettait d'éviter d'être vu. Il avait pu lui proposer discrètement une partie de plaisir, ou alors, ils se connaissaient déjà, auquel cas c'était probablement un russe.

Le commissaire était d'accord, et en conclut que cette affaire était bien trop complexe pour eux. Il ne servait à rien d'enquêter, le seul témoin ayant sûrement disparu de la circulation.

Il informa l'ambassade russe de ces développements, y gagna une enveloppe plus grosse que celle d'Igor, et l'assurance de la reconnaissance du FSB.

On lui demanda, en échange, de laisser tomber les recherches. Ce qu'il fit volontiers tout en se couvrant : la Bulgarie étant un membre éminent de l'Union Européenne, il fallait faire semblant d'être efficace, pour que les crédits de Bruxelles continuent à se répandre dans les administrations. Du moins ce qu'il en restait, après l'habituel partage entre les décideurs, qui devaient bien maintenir un niveau de vie décent, c'est-à-dire plus important que celui de la majorité des contribuables européens.

Le commissaire décida de ne pas relancer l'enquête mais, à tout hasard, d'adresser un rapport à Interpol. Il était tranquille pour au moins trois mois avant qu'il y ait une réaction, et il y avait de grandes chances qu'Interpol classe l'affaire : la chasse à un prostitué bulgare ne les intéressait pas spécialement, surtout s'il n'agissait qu'à Sofia. Et si, par la suite, cette affaire rebondissait, il pourrait prouver qu'il avait fait son travail.

Prologue 2

Quand le temps n'existait pas.

En ce temps-là, le temps n'existait pas, et l'espace non plus. Il n'y avait pas non plus de vide. En fait, il n'y avait pas, non plus, de rien : c'était le néant. Pourtant, ce néant était plein de vie et d'énergie, et il serait la matrice de notre univers.

L'amnésie cosmique : c'est l'expression que donnent les scientifiques à cette période, pour dire qu'ils ne savent pas l'expliquer.

Puis, brusquement, il y eut une grande explosion.

Berne, Suisse, 1905.

« Berne est une ville charmante et très sympathique, où il fait aussi bon vivre qu'à Zurich », aimait à dire le jeune employé du bureau fédéral de la propriété intellectuelle à ses amis.

Depuis juillet 1902, il y avait été engagé comme expert technique de III^{ème} classe, ce qui lui permettait de gagner trois mille cinq cents francs par an. Une aubaine pour le jeune père de famille, dont la femme et les deux enfants avaient pu venir s'installer à Berne.

Il travaillait debout, face à son pupitre du local quatre-vingt-six, au troisième étage du bâtiment situé au carrefour des Speichergasse et Genfergasse.

Ce n'était pas un travail difficile : il vérifiait si les inventions qui lui étaient soumises étaient susceptibles d'être brevetées. Il aimait bien son travail, qui lui laissait du temps libre pour ses propres études. Son attitude, polie et modeste, ainsi que son humour, le faisaient beaucoup apprécier de ses collègues.

Avec ses amis, il refaisait le monde devant un bon verre de fendant suisse – ce vin blanc du canton du Valais, un chasselas dont les grains se fendent sous la dent – à discuter physique et littérature, quand ils ne se baladaient pas dans les montagnes suisses. Il passait, aussi, beaucoup de temps à la bibliothèque municipale et universitaire, et adhéra même, un temps, à la Société des sciences de Berne.

En cette année 1905, il était en pleine forme, tant physique que mentale. Il décida de publier quelques articles sur ses recherches.

Son premier article, paru en mars, relate ses études sur l'origine des émissions de particules, en particulier l'effet photoélectrique. Il conclut en énonçant que la lumière se comportait à la fois comme une onde et un flux de particules, qu'on appellerait plus tard les photons.

En mai il publia un deuxième article, sur le mouvement brownien, qui fournit une preuve théorique de l'existence des atomes et des molécules.

Dans le troisième, il remit en question la conception de Newton d'un espace et d'un temps absolu. Sa conclusion : le temps et l'espace sont relatifs.

Son dernier article, publié en septembre, au titre énigmatique pour les non-initiés, « *L'inertie d'un corps dépend-elle de son contenu en énergie ?* », introduisait une formule d'équivalence masse-énergie, $E=MC^2$, appelée à un grand avenir. La théorie de la relativité restreinte était née.

Le jeune employé du bureau fédéral de la propriété intellectuelle suisse fut promu, le premier avril 1906, expert technique de IIe classe. Une grande carrière administrative s'ouvrait devant lui, mais Albert Einstein préféra quitter son emploi en 1909. Dommage : il aurait peut-être terminé directeur.

Cambridge, Grande-Bretagne, 1930.

Paul posa sa plume et étira ses bras. Après plusieurs mois de travail acharné, il avait terminé son œuvre.

Il était britannique par hasard. Son père, Charles, était originaire de Suisse, dans le canton du Valais, celui qui fournit le fendant que son aîné, Albert Einstein, appréciait. Initialement, sa famille était issue de la ville de Dirac, en Charente, France, dont elle adopta le patronyme. Paul était un citoyen européen avant l'heure.

Son père s'établit à Bristol, se maria et eut trois enfants, dont Paul, qui montra des qualités exceptionnelles dans le domaine des mathématiques.

Dès douze ans, il entra à l'école secondaire. Au collège, il étudia les mathématiques et montra une précocité certaine, lisant des livres en avance sur les programmes des classes qu'il fréquentait.

Il continua les mathématiques à l'université de sa ville natale et entra, en 1923, à l'université de Cambridge. Il fut en contact avec Bohr, Heisenberg, Pauli, Schrödinger, qui, tous échangeront et auront participé à sa première grande œuvre : le Traité de mécanique quantique.

Les bases de la cosmologie et de l'astrophysique moderne étaient posées. Des dizaines de milliers de physiciens, de chercheurs, d'universitaires allaient les faire évoluer. Le big-bang, les trous noirs, la théorie des cordes, l'unification, toutes ces avancées les compléteraient.

Pourtant, ils n'ont toujours pas trouvé la réponse à la question éternelle des hommes : d'où venons-nous ? Et, accessoirement, où allons-nous ? Répondre à ces questions apporterait gloire, argent, honneur et considération.

Dans tous les milieux, des hommes et des femmes seraient prêts à écraser leurs semblables et à tuer pour cela. Pourquoi les scientifiques seraient-ils différents ?

Première partie

1 – Jeju Island

Jeju Island, Corée, 19 septembre 2011.

L'Airbus s'était enfin posé sur le tarmac de l'aéroport de Jeju. Après une quinzaine d'heures de vol depuis Paris, et un transfert à Séoul, Lisa pouvait enfin se lever et sortir de l'avion. Elle n'avait pas l'habitude de ces longs vols, et avait besoin de se dégourdir les jambes.

C'était une première, que son journal lui propose un reportage à l'autre bout de la Terre, ou presque, pour un colloque d'astronomie ou, plutôt, d'astrophysique.

En sortant de l'aéroport, l'air chaud de cette île tropicale la surprit agréablement. Elle héla un taxi pour son hôtel et arriva en une demi-heure. L'accueil fut parfait, à la coréenne, et elle put enfin s'allonger dans le lit *king size* de sa chambre. Après une douche, elle alla admirer la vue de sa terrasse.

Les vagues du Pacifique se brisaient sur les rochers noirs et la plage, de la même couleur, l'île étant volcanique. Le coucher de soleil irisait les larges panaches d'écumes de mer. Un petit vent rafraîchissait l'atmosphère de la terrasse de sa chambre.

C'était son premier voyage en Corée et, même, en Asie. Elle s'était imaginée être immergée dans la foule asiatique, pas se retrouver dans un *resort* de luxe, au bord de l'océan, à Jeju Island, la plus septentrionale des îles de la Corée. Ce n'était pas les Caraïbes, mais très agréable quand même. Elle décida d'aller faire un tour dans le jardin qui descendait de l'hôtel à la plage, et peut-être, même, de profiter de la piscine.

Dans le jardin, des petits groupes déambulaient. Quasiment que des hommes, plutôt assez âgés, accompagnés par quelques jeunes, respectueux.

En passant, elle entendait toutes les langues : de l'anglais bien sûr, du russe, de l'espagnol – il y avait un groupe de Sud-Américains –, mais aussi des langues inconnues d'elle.

Néanmoins, elle reconnaissait, à leur physique, des Indiens ou des Malais. Elle avait plus de mal à différencier les Chinois des Coréens, ou des Japonais.

Près de la plage, dans un coin plus éloigné de l'hôtel, au calme, elle entendit trois hommes qui parlaient français : deux plus jeunes entouraient un homme plus âgé, à la chevelure argentée.

Elle se dirigea vers eux en souriant.

— Bonjour, je m'appelle Lisa. Je suis journaliste à « Sciences & Futur ».

— Et moi, c'est Lionel, répondit un brun élancé, la trentaine assez sportive, pas du tout le type de rat de laboratoire qu'elle s'attendait à trouver dans ce type de réunion.

— Je suis heureux de faire votre connaissance, ajouta-t-il.

— Bienvenue à Jeju Island ! Moi, c'est Akim, enchaîna son voisin, un petit brun souriant.

— Je vois que mes assistants ont été les plus rapides à vous saluer... Assurément un hommage à votre beauté ! Je suis Georges Rabutin, et je dirige la délégation française, une douzaine de personnes. Mais vous avez devant vous les meilleurs ! Surtout, ne le dites pas aux autres.

— Enchantée, Professeur, continua Lisa. Je suis honorée de faire votre connaissance.

— Appelez-moi Georges, l'interrompit-il, sinon je vais me sentir encore plus vieux ! Et puis, il faut que nous nous serrions les coudes entre Français. Pas de formalisme entre nous, sinon je vais me croire important.

D'après la fiche qu'elle avait lue dans l'avion, Lisa se souvenait que le professeur Rabutin était une sommité mondiale. Mais, en short et en tongs, il n'était guère impressionnant. Son collègue de la rédaction, Leclerc, lui avait dit qu'il était franc du collier et n'aimait pas les mondanités. Exactement le type de personnage qu'il lui fallait pour mieux comprendre les enjeux de ce congrès.

— Je ne vous ai jamais vue dans nos manifestations, continua le professeur Rabutin. Il me semble que c'est Monsieur Leclerc qui vient d'habitude, pour votre journal.

— Effectivement. Mais il s'est cassé la jambe il y a trois jours, et je le remplace. Je ne suis pas une spécialiste de vos domaines, mais comme le journal était invité par les organisateurs, mon rédacteur en chef m'a envoyée ici.

— Excellente initiative, vous le félicitez de ma part.

Deux jours auparavant, Lisa avait été convoquée par son rédacteur en chef, qui aurait aimé venir lui-même,

mais une réunion avec les actionnaires du journal l'en empêchait. Il lui avait expliqué que le journal était invité au colloque « *Cosmologie : la première seconde* », organisé par la Société Coréenne d'Astrophysique et que, Leclerc s'étant cassé la jambe, il lui proposait d'y aller.

Pour bien promouvoir leur pays, et préparer la candidature de l'un des leurs à la présidence de l'Union Internationale d'Astronomie lors du prochain congrès de Pékin, les Coréens avaient invité une centaine de scientifiques du monde entier et quelques journalistes.

La Corée voulait devenir une puissance scientifique de premier plan, et passer de la fabrication des télévisions à écrans plats, ou des téléphones portables, au statut de puissance dans la recherche fondamentale. Et ils en avaient les moyens, au moins financiers.

C'était une réelle opportunité. D'habitude, elle s'occupait de la rubrique « Environnement – Société », quoiqu'elle eût fait des études scientifiques : elle était titulaire d'une licence de physique avant de bifurquer vers des études de journalisme, à la suite de la rencontre d'un bel étudiant de l'école de journalisme. Elle l'avait perdu rapidement, mais avait gagné un métier.

Travaillant comme pigiste depuis quatre ans pour « Sciences & Futur », elle avait là une opportunité d'étendre ses activités au sein du journal, et de gagner la considération de son rédacteur en chef. Elle avait bien l'intention de la saisir. À vingt-huit ans, il était temps qu'elle puisse stabiliser sa situation professionnelle en étant embauchée, à plein temps, par le journal.

Elle n'était pas spécialement carriériste, mais en ces temps de crises économiques à répétition, une situation plus stable serait la bienvenue. Le journal avait une

diffusion convenable, c'était un bon tremplin pour viser, par la suite, un organe de presse plus rémunérateur.

Il lui remit un dossier succinct, et lui conseilla de garder le contact avec Leclerc, par web-conférence. Après tout, elle allait au pays du haut débit, là où internet était disponible partout et à toute heure.

Leclerc l'aiderait pour la rédaction des articles et la partie scientifique. Sa mission était de publier quelques *posts* sur le site web du journal, et un article d'au moins trois pages pour l'édition papier mensuelle, en mettant en exergue quelques portraits.

Elle devrait présenter la bonne ambiance du colloque, l'excellence de l'organisation – il faut faire plaisir à ceux qui payent, lui avait déclaré, un peu cyniquement, son rédacteur en chef – et, plus particulièrement, s'intéresser aux personnalités de premier plan comme le Russe Chernoff, l'Américain Ferguson et le Français Rabutin. Leurs idées étaient opposées et elle devrait essayer de les traduire pour le grand public en mettant en avant des polémiques.

« Il faut toujours personnaliser les idées ! » prônait son rédacteur en chef.

Et voilà qu'à peine arrivée, elle discutait avec l'un des trois !

— Mais c'est une excellente initiative de « Sciences & Futur » ! Quelle est votre spécialité ?

— L'environnement, et ses aspects culturels et humains, précisa Lisa.

— Pour les aspects humains, vous n’allez pas être déçue ! Notre colloque promet d’être animé, il y a quelques controverses dans l’air...

— Je ne suis pas sûre de comprendre tout ce qui se dira.

— Aucun problème, mes assistants vous aideront. N’est-ce pas Lionel ?

— Avec plaisir, Lisa. N’hésitez pas à me demander tout ce que vous voulez. Ou à Akim.

— Bon, ce n’est pas tout, décida le professeur. Une bonne bière ne nous fera pas de mal. Bien entendu, vous venez avec nous.

Lisa les suivit avec plaisir. C’était pour elle l’occasion de mieux comprendre le professeur et ses théories ; et puis ce Lionel n’était pas mal du tout, même s’il semblait un peu timide.

La bière coréenne s’avéra très bonne, proche de la japonaise. Le professeur Rabutin était un grand amateur, le nombre de bouteilles commandées en témoignait.

D’origine belge, par sa mère, il connaissait quasiment toutes les bières du monde, et selon lui, rien ne valait les bières d’abbayes belges. Il raconta ses souvenirs d’étudiant, des anecdotes sur les principaux intervenants du colloque.

Lionel et Akim semblaient fascinés par ses paroles. Lisa écoutait sans retenir grand-chose, ce qui ne l’inquiétait pas outre mesure : elle avait branché, discrètement, son enregistreur numérique, ce qui lui donnerait de la matière pour ses articles.

Quelques personnes vinrent les saluer. Elle fit connaissance avec de nombreux participants, de tous les

pays. Tout le monde semblait joyeux et de bonne humeur, en particulier la poignée de Russes qui assistaient à la réunion, et qui se mirent à chanter des morceaux nostalgiques de leur pays. Elle put ainsi identifier le professeur Chernoff, et se promit de l'interviewer au plus tôt.

La fatigue aidant, tout le monde alla se coucher.

2 – Découverte de l'île

Jeju Island, Corée, 20 septembre 2011.

Le lendemain matin, Lisa se présenta à l'accueil presse, comme demandé par les organisateurs. Elle avait mal dormi, se réveillant dans la nuit à cause du décalage horaire. De plus, elle avait bu plus de bières que d'habitude.

La soirée avait été intéressante : elle avait compris que le professeur Rabutin était un astrophysicien de l'école traditionnelle, c'est-à-dire, défenseur de l'approche classique du Big-bang – et de ce qu'on lui avait présenté comme le modèle standard –, mais, aussi, intéressé par les théories plus révolutionnaires, comme celles des cordes, qu'il regardait toutefois d'un air dubitatif.

Ses deux assistants semblaient plus ouverts et – privilège de la jeunesse, disait le professeur – plus attirés par les approches nouvelles ; ils étaient aussi d'excellents mathématiciens.

Vers minuit, elle était rentrée dans sa chambre, seule. Bien que Lionel semblât la trouver attirante, il n'avait pas fait un seul geste pour la raccompagner.

On lui remit un programme : après-midi découverte de l'île, soirée libre. Les choses sérieuses commenceraient le jour suivant, avec l'inauguration officielle et le gala du colloque. Une journée de transition lui ferait le plus grand bien.

Pour l'après-midi, les organisateurs avaient prévu de visiter les principaux points touristiques de l'île. Ils avaient regroupé les francophones dans un car, ce qui permit à Lisa de découvrir les six délégués canadiens – dont deux de l'Alberta, qui ne parlaient pas un mot de français, petite erreur des Coréens –, les trois Belges, les deux africains du Sénégal, un Malien, un Marocain, un Algérien, et la douzaine de Français.

La plupart avaient la cinquantaine bien tassée. Seuls jeunes, Lorie et Océane, les deux canadiennes du Centre de Recherche en Astrophysique du Québec – de l'Université de Montréal et de Laval précisèrent-elles un peu plus tard – et, bien sûr, Lionel et Akim, de l'Observatoire de Meudon.

Le professeur Rabutin était resté dans sa chambre, prétextant la préparation de son intervention. Lionel lui glissa qu'il avait l'habitude de faire une sieste tous les après-midi.

Alberto était le seul autre journaliste francophone, un Suisse d'origine italienne d'une quarantaine d'années. Il s'était assis d'autorité à côté d'elle, ayant remarqué le badge « Presse ». Il représentait une revue américaine prestigieuse.

Les six étaient voisins dans le car et sympathisèrent durant la visite, notamment lors de la balade au sommet du volcan Hallasan.

— Après le sommet, pour nous reposer, nous visiterons les tunnels de lave, annonça la guide coréenne. Ici, à Jeju, on les appelle « *oreums* ». Il s'agit de conduits naturels, par où le magma s'écoulait autrefois du cratère principal. Ce sont maintenant des grottes vides, parmi les plus grandes dans le monde. Il y a, sur l'île de Jeju, cinquante-neuf tunnels de lave connus. L'ensemble de ces tunnels représente une longueur d'au moins quarante-deux kilomètres, et huit d'entre eux mesurent plus d'un kilomètre. Le plus long, nommé Billemot – dans la langue de Jeju, *bille* signifie « pierre plate », et, en coréen, *mot* « étang » – se compose d'un important réseau de galeries, sur plus de onze kilomètres. Rassurez-vous, nous n'irons pas les visiter tous...

La Coréenne était une pince-sans-rire, à moins qu'elle ne soit sérieuse dans son commentaire !

— Ouf ! dit Lorie à ses nouveaux amis. Car franchement, je suis *jet-laguée*. J'aime bien les chiffres, mais là, elle exagère.

— Et moi donc ! rajouta Lionel. Vivement qu'on rentre et qu'on se retrouve dans la piscine.

— Oui, mais pas tout seul ! renchérit Alberto, semblant regarder ostensiblement Lorie.

Décidément, scientifiques ou pas, les hommes sont tous les mêmes... Lisa en était là de ses réflexions philosophiques, un peu déçue de ne plus intéresser Lionel, lorsque la guide donna le signal du départ vers l'entrée du tunnel.

La fraîcheur la surprit : en quelques secondes, la peau de Lisa se contracta en chair de poule. Heureusement, Alberto, qui semblait plus italien que suisse, lui couvrit galamment les épaules de son pull.

« Chère consœur, un bon journaliste doit être équipé pour tous les cas de figure. »

Lisa le remercia d'un sourire et, gentiment, comme par inadvertance, Alberto la poussa vers la guide, sa main appuyée un petit peu trop longtemps sur l'épaule.

L'après-midi passa agréablement. La visite terminée, ils décidèrent de se retrouver à la piscine. Akim resta avec le professeur Rabutin, qui voulait préparer sa conférence, pendant que le petit groupe se prélassait.

« À l'Université de Laval, je m'occupe surtout d'astronomie extragalactique, cinématique des galaxies spirales et des galaxies naines, l'étude des galaxies actives et la distribution de la matière sombre... »

Décidément, Lorie semble être un cerveau dans son domaine ! En plus, elle est charmante, pensait Lisa. Et apparemment, je ne suis pas la seule à le remarquer.

En effet, Alberto buvait ses paroles, tout en sirotant un *blue lagon* au bord de la piscine, admirant le corps sportif de la Canadienne. Lionel semblait tout aussi ensorcelé.

Il est vrai qu'elle est très jolie, ajouta Lisa, toujours pour elle-même, bien qu'elle ne soit pas attirée par les femmes. Du moins ne lui était-ce encore jamais arrivé.

— Moi, je suis spécialisée en astronomie galactique, en particulier le milieu interstellaire dans le plan de la Galaxie, la formation stellaire dans les nuages moléculaires ou les amas globulaires, précisa Océane, dont le maillot de bain était si fin que les hommes autour de la piscine la regardaient, plus ou moins tétanisés, semblant plus fascinés, à tort, par son corps que par son cerveau.

— Eh bien les filles, vous m'impressionnez ! Je vais avoir du mal à vous suivre. Je ne suis qu'un pauvre journaliste envoyé par sa rédaction, comme Lisa, je suppose.

Alberto exagérait un peu, car il suivait cette spécialité depuis huit ans. Après avoir fait des études scientifiques, il s'était dirigé vers le journalisme. Quelques années dans des journaux locaux, et il avait eu l'opportunité de tenir la rubrique scientifique d'un quotidien national suisse, avant de se voir proposer son poste actuel.

— Moi, c'est pire ! Je suis journaliste spécialisée dans l'environnement. En fait, je remplace mon collègue chargé de la rubrique astronomie, qui s'est cassé la jambe en faisant du roller...

Lisa adoptait un profil bas, un bon moyen pour faire parler les gens, qui se sentent ainsi mis en confiance et sont alors plus ouverts. Vieille technique journalistique, un peu manipulatrice, bien sûr.

— Whoua ! J'adore le roller, sourit Océane. Si tu rames, n'hésite pas à me demander. De toute manière, c'est souvent répétitif et rébarbatif pour tout le monde.

— Moi aussi, je peux demander ?

Lionel avait pris un air ahuri, et tout le monde éclata de rire.

— J'ai souvent l'air d'écouter, mais en fait je travaille sur autre chose. Plus sérieusement, tu verras que si Chernoff et Ferguson commencent à se bagarrer, ça va vite faire monter l'ambiance.

— J'ai vu Chernoff, qui me semble atone, dit Lorie.

— On le serait à moins, intervient Alberto. Vous êtes bien sûr au courant de la mort de son plus proche

collaborateur, Piotr Sukarov ? C'est arrivé à Sofia, en juillet dernier.

— Première nouvelle !

Lionel semblait peiné.

— Je l'avais rencontré pour établir des projets entre Meudon et le centre quantique de Skolkovo, qu'il était en train de montrer. De quoi est-il mort ? Une attaque cardiaque ?

— Ce n'est pas très clair, continua Alberto. J'ai eu cette information la semaine dernière, par un confrère russe. Il aurait eu une crise cardiaque dans un hôtel de Sofia mais, off record, il pense plutôt à un suicide dû à la pression. Il a parlé aussi de prise de produits stimulants, ou de quelque chose de plus sexuel. Ses sources ne sont pas très claires sur le sujet.

— Pas étonnant, conclut Lionel. Les Russes veulent faire de Skolkovo, un bout de forêt et quelques champs avec des vaches de la région de Moscou, une nouvelle Silicon Valley. Ils mettent une pression terrible sur ceux qui sont en charge du projet. Poutine et Medvedev suivent personnellement le projet. Il a dû craquer, voire utiliser des drogues, pour tenir le coup. Ça ne serait pas le premier, et c'est assez répandu, même si personne n'en parle. La course aux budgets, aux publications, et aux postes, est terriblement usante. De plus, il doit y avoir d'énormes intérêts financiers en jeu, en Russie. Nous, on a fait, depuis un an, beaucoup de réunions avec eux, sans résultat pour l'instant. On se demande si on va continuer, alors qu'ils n'arrivent pas à prendre des décisions.

— Ça ne m'étonne pas, relança Alberto. Les Russes sont charmants individuellement ; j'ai de bons amis russes. Mais leur système de gestion ne fonctionne pas

mieux qu'avant. Ils ont gardé les défauts de l'ancien régime, et manquent toujours autant du sens de l'initiative. Sauf les plus malins, qui ont bâti des fortunes colossales.

— Dont la Suisse n'a pas à se plaindre, compléta Lisa.

— Ce n'est pas de notre faute si le monde entier préfère nos coffres-forts à ceux des autres pays !

Alberto paraissait touché par la remarque de Lisa, qui n'était que trop vraie.

La conversation dévia sur des sujets moins sensibles, bien que l'ambiance fût refroidie par cette évocation de la mort d'un collègue. Il était temps d'aller dîner.

Le buffet coréen était somptueux : chacun y trouva de quoi se satisfaire. Le repas fut vite expédié. Tout le monde ressentait un coup de fatigue, et ils décidèrent d'aller se coucher sagement, bien qu'Alberto semblât vouloir continuer la conversation avec Lorie et Lisa.

Alberto, il faudra choisir ! pensa Lisa, qui n'était pas contre mêler plaisir et travail, si ça ne la pénalisait pas pour sa mission principale, à savoir ramener des articles intéressants pour le journal.

Ils logeaient tous dans la même aile de l'hôtel, Alberto et Lisa au même étage. Ce dernier la raccompagna jusqu'à sa chambre. Il hésita à lui proposer un dernier verre, mais Lisa prit les devants, en lui souhaitant une bonne nuit.

Elle était vraiment fatiguée et, de plus, devait mettre ses notes en forme. Alberto lui glissa, en lui faisant la bise dans le couloir de l'hôtel :

« Tu es délicieuse... ».

Lisa était troublée. Mais, le travail avant tout.

3 – Première journée du colloque

Jeju Island, Corée, 21 septembre 2011.

Lisa attaqua un plantureux petit-déjeuner à base d'œufs, bacon, fruits frais et céréales. Pas de régime aujourd'hui ; elle n'en avait pas besoin, sa silhouette étant presque parfaite. En bonne Parisienne, elle faisait attention à son apparence, sans en faire une obsession.

Le buffet était impressionnant, mêlant légumes, viandes, poissons et, heureusement pour elle, une partie plus occidentale. Elle évita de manger coréen, et surtout pas du kimchi – le chou coréen macéré dans diverses sauces – au petit-déjeuner. Elle essaierait plus tard cette spécialité, et se contenta de son petit-déjeuner occidental, qu'elle partagea avec Lorie.

La Canadienne était en pleine forme ; elle venait de faire un footing dans les environs.

— Tu aurais dû venir avec moi, la campagne est superbe et le bord de mer magnifique.

— Euh, je ne suis pas une grande sportive, et j'ai du mal à me lever le matin.

— Bon, demain, je viens te réveiller, à moins que tu ne sois occupée...

Lorie la regardait en souriant.

— Ou pas seule !

— Ah toi, t'es bien une Américaine ! Tu as quelqu'un à me conseiller ?

— Canadienne, pas américaine ! Mais c'est vrai que vu de Paris, c'est la même chose, sauf que nous, on parle français. D'accord, on est plutôt direct. Une belle fille comme toi n'aura pas de mal à trouver ! Tiens, regarde qui arrive ! Voilà nos *boy-friends*, on n'a qu'à choisir...

Puis en riant, elle ajouta à son oreille :

— À moins que tu ne me préfères...

Alberto, Akim et Lionel arrivaient. Tout le monde se salua et s'embrassa, comme de vieilles connaissances. Lisa s'était facilement intégrée à ce milieu de scientifiques, qui lui apparaissait finalement sympathique. Au bout d'un moment, elle se leva pour se préparer ; la séance inaugurale commençait dans une demi-heure.

Elle alla traiter ses mails sur sa terrasse. Quelques messages de la rédaction, rien de bien important. Elle rejoignit l'espace presse et discuta avec quelques collègues. Alberto la rejoignit, et ils allèrent s'installer à leurs places réservées, accompagnés par une hôtesse, qui les guida. Les Coréens étaient aux petits soins pour leurs invités.

« ... L'acte de naissance de notre univers est bien le Big-bang, toutes les observations le confortent ; il est en expansion, et cette expansion s'accélère... Nous allons

maintenant assister à sa naissance. Plaçons-nous il y a 13,7 milliards d'années. L'univers est tout petit, minuscule, une sorte de sphère de rayon quasi nul ; sa densité et sa température sont quasiment infinies. Brutalement, une gigantesque explosion, et l'univers entre en expansion : il enflé, sa densité et sa température chutent. À partir de l'instant de Plank (10^{-42} secondes après le big-bang), nous savons décrire son évolution jusqu'à aujourd'hui. Une seconde après le big-bang, la température est de cent milliards de degrés, la nucléosynthèse débute, la matière gagne face à l'antimatière. Les quarks s'assemblent et forment les protons et neutrons, qui eux même forment des noyaux légers : hydrogène, hélium et deutérium. Il y a comme une soupe opaque – la lumière ne peut s'y frayer un passage – d'électrons, de photons et de ces noyaux. La force initiale, celle de l'unification, se scinde en trois forces au cours de deux brisures de symétrie. D'abord, à 10^{-36} secondes, la force électrofaible et la force forte se séparent ; puis, à 10^{-12} secondes, la force électrofaible se scinde en force faible et électromagnétique. Nous avons alors les trois forces qui structurent notre Univers. Le reste n'est que détails jusqu'à nous... Cette première seconde de l'univers sera l'objet de nos travaux. Nul doute qu'ensemble nous avançons dans sa compréhension. En unissant nos forces, nous serons plus forts pour résoudre le mystère de ce court laps de temps, le temps de Planck... Nous avons des idées différentes sur ce début de l'univers. Mettons-les en commun et faisons progresser la connaissance... »

Le professeur Lin Park, président du comité d'organisation, ouvrit le colloque par une conférence

inaugurale, après le discours du ministre, qui avait été rapide parce que, selon Alberto, il devait partir pour une visite officielle en Chine.

Cette ouverture était l'aboutissement d'un long travail, qui permettait à la Corée d'organiser un évènement majeur dans le monde de l'astrophysique.

Le professeur Lin Park avait de quoi être content : un public nombreux, des conditions idéales de travail grâce aux généreux sponsors – les entreprises coréennes avaient été mises à contribution d'office par le gouvernement –, les plus grands noms de la discipline... Il ne restait qu'à transformer tout cela en vote, lors de l'Assemblée générale de l'UIA l'été prochain à Pékin, où il serait candidat à la présidence de l'institution.

Il écoutait, satisfait, les applaudissements monter vers lui. L'évènement s'avérait d'ores et déjà un succès, et tout le mérite lui en reviendrait.

La matinée, puis l'après-midi, furent studieuses, la pause-déjeuner rapide. Lisa goûta enfin le célèbre kimchi et, à sa grande surprise – et celle de ses voisins –, elle aima et en redemanda. Les interventions de la matinée avaient été assez soporifiques et, selon Alberto, convenues.

Le service de presse remit aux journalistes un résumé des interventions du matin, avec les curriculum vitae des intervenants. De quoi écrire des articles sans trop réfléchir, ce que la majorité des présents feraient, répétant, avec quelques variantes, les éléments de langage communiqués par les organisateurs.

L'hôtesse les informa qu'après chaque demi-journée, il leur serait remis un dossier tout prêt, en anglais.

L'après-midi commença sur un rythme moins soutenu. On voyait les têtes de quelques participants plonger vers l'avant pour de courtes siestes. Lisa profita d'une des pauses pour interroger le professeur coréen, qui se prêta volontiers à l'exercice.

Il adorait être interviewé, et s'apprêtait à répondre à toutes ses questions sans interprète, car il parlait anglais couramment, ayant effectué une partie de sa carrière aux USA.

Après quelques affaires urgentes à traiter avec son équipe d'organisation, il lui accorda quinze minutes. C'était suffisant pour Lisa, qui visait à écrire un article d'une page maximum.

4 – Lin Park

Jeju Island, Corée, 21 septembre 2011.

Le professeur Lin Park avait été charmant, commençant par se féliciter de l'importance de la délégation française, de la présence de son ami le professeur Rabutin, et de la grande qualité des participants. Il insista sur la signification de ce colloque : étudier la première seconde du Big-bang, c'est comprendre d'où nous venons et, donc, où nous allons. En retour, Lisa le félicita pour l'excellence de l'organisation, ce dont il fut ravi.

Après quelques échanges sans grand intérêt, elle réussit à récupérer quelques éléments pour un portrait. Il lui donna même – en avant-première, lui précisa-t-il –, sa brochure de campagne pour la présidence de l'UIA.

Plus tard, Alberto lui apprendrait qu'il la distribuait depuis plusieurs mois, toujours en avant-première.

Lisa retourna dans sa chambre d'hôtel, pour mettre en forme son papier et l'envoyer, par mail, à la rédaction à Paris. Cinq minutes plus tard, elle avait une demande de *call-conf* de Leclerc. Elle accepta et il apparut à l'écran.

— Il doit être bien tard à Paris, tu es encore au journal ?

— Non, je suis chez moi. Tu es fâchée avec les décalages horaires ? Car ici, c'est le matin, et je tchatais avec quelques amis.

Il se mit en format grand angle, et son studio apparut sur l'écran, lui en caleçon et tee-shirt, dépenaillé.

— Toujours aussi bien rangé chez toi. Tu es toujours plâtré, je suppose ?

— Bof, ne m'en parle pas ! J'en ai encore pour trois semaines. Ça me permet de travailler depuis chez moi. Du télétravail, en quelque sorte. Comment vont nos amis, en Corée ?

Lisa lui fit un compte-rendu de ce qui s'était passé depuis son arrivée. Il la félicita chaudement pour son article : pour une débutante, elle avait bien cerné Lin Park, un arriviste un peu fat, pas méchant, mais pas un grand homme de la discipline.

— Tu sais, il ne s'est pas dévoilé, je le sens très prudent.

— C'est normal. N'oublie pas qu'il prépare une candidature à la présidence de l'UIA. Il doit être diplomate avec tout le monde et, surtout, ne pas prendre parti dans les querelles des uns et des autres. Je vais le mettre un peu plus en valeur dans l'article, c'est quand même lui qui paie.

— OK, je te laisse faire. J'ai bien discuté avec Rabutin, je le verrai demain pour une interview.

— Qu'en penses-tu ?

— Un grand savant, et très abordable.

— Méfie-toi, il adore un peu trop les jeunes filles...

— Pas de danger, je ne suis plus si jeune ! Et je préfère ses deux assistants, ils sont plus mon style.

— Ah oui ! Il y a Akim et Lionel, c'est ça ?

— Tu les connais ?

— Akim, pas trop. Je l'ai rencontré à Meudon il y a deux mois ; je crois qu'il a terminé sa thèse l'an dernier à Moscou. Une belle réussite, m'a-t-on dit. Ce qui lui a permis d'obtenir son premier poste en France. J'ai croisé Lionel souvent. Il travaille en partie au CERN, à Genève, sur le LHC, le grand accélérateur qui doit servir à trouver le mystérieux boson de Higg.

— Ah ! La fameuse particule de Dieu. Tu sais, je lis notre journal ; ton article, il y a trois mois, était très bien.

— Merci. Si tu pouvais essayer de lui soutirer quelques informations... Il fait partie de l'expérience OPÉRA, et il paraît qu'ils ont des résultats stupéfiants, mais qu'ils gardent le secret. Il y a peut-être un scoop, pour le journal.

— Je verrai ce que je peux faire, mais sans le brusquer. Je veux garder de bonnes relations avec lui.

— De la souplesse, ma belle ! Tu es journaliste d'abord, même s'il est beau garçon. Et Chernoff, tu l'as vu ?

— Pas encore, mais il paraît qu'il n'est pas en forme. On m'a dit qu'un de ses collaborateurs était mort récemment, un nommé Sukarov. Piotr Sukarov. C'est une affaire qui s'est produite à Sofia, en juillet. Es-tu au courant ?

— Pas du tout. Ça doit être trop récent. Sukarov était le bras droit de Chernoff, et je comprends qu'il soit affecté. Je vais faire une recherche et je te tiens au courant. À bientôt ma belle... Amuse-toi bien.

À la fin de la conversation, Lisa se dirigea vers la terrasse. Des gens se promenaient dans le jardin, en attendant la soirée de gala. Les tenues étaient élégantes.

Il va falloir que je mette ma plus belle robe pour ce soir, pensa-t-elle. Et, qui sait ? La soirée sera peut-être amusante...

FIN DE L'EXTRAIT

Table des matières complète

Prologue 1

Sofia, Bulgarie, juillet 2011.

Prologue 2

Quand le temps n'existait pas.

Berne, Suisse, 1905.

Cambridge, Grande-Bretagne, 1930.

Première partie

1 – Jeju Island

Jeju Island, Corée, 19 septembre 2011.

2 – Découverte de l'île

Jeju Island, Corée, 20 septembre 2011.

3 – Première journée du colloque

Jeju Island, Corée, 21 septembre 2011.

4 – Lin Park

Jeju Island, Corée, 21 septembre 2011.

5 – Rencontre dans le jardin

Jeju Island, Corée, 21 septembre 2011, fin de l'après-midi.

6 – Thomson

Jeju Island, Corée, 21 septembre 2011, soirée.

7 – L'attente

Jeju Island, Corée, 21 septembre 2011, fin de soirée.

8 – Le pendu

Jeju Island, Corée, 22 septembre 2011, tôt le matin.

9 – Ahn

Jeju Island, Corée, 22 septembre 2011, début de la matinée.

10 – Hommage

Jeju Island, Corée, 22 septembre 2011, matinée.

- 11 – Web-conférence
Jeju Island, Corée, 22 septembre 2011, midi.
- 12 – Entretien avec le commissaire
Jeju Island, Corée, 22 septembre 2011, fin d'après-midi.
- 13 – Le temps de Planck
Jeju Island, Corée, 22 septembre 2011, soirée.
- 14 – OPÉRA
Paris, France, 22 septembre 2011, fin d'après-midi.
- 15 – Dernier jour à Jeju
Jeju Island, Corée, 23 septembre 2011, matin.
- 16 – Meurtre ou suicide ?
Jeju Island, Corée, 23 septembre 2011, soirée.
- 17 – Retour vers Paris
Jeju Island, Corée, 24 septembre 2011, matin.
- 18 – Rapport final
Jeju Island, Corée, 29 septembre 2011, journée.
- 19 – Oligarque
Quelque part en Mer de Chine, avant la fin du congrès.
- 20 – Interpol
Lyon, France, mi-octobre 2011.
- Deuxième Partie
- 21 – Repas de Noël
Paris, France, décembre 2011.
- 22 – Lac Léman
Lausanne, Suisse, janvier 2012.
- 23 – El Loco
Rio de Janeiro, Brésil, 25 février 2012.
- 24 – Vol intérieur
Iguaçu, Brésil, 26 février 2012.
- 25 – Caïpirinha
Petrópolis, Brésil, 26 février 2012, après-midi.
- 26 – Rodizio
Petrópolis, Brésil, 26 février 2012, soirée.
- 27 – Théorie des cordes

- Petrópolis, Brésil, 26 février 2012, soirée.
- 28 – Brève conversation
Petrópolis, Brésil, 26 février 2012, soirée.
- 29 – Ferguson
Petrópolis, Brésil, 27 février 2012, matin.
- 30 – Dossier d’urbanisme
Moscou, Russie, et Méditerranée, 27 février 2012.
- 31 – Retour à El Loco
Rio de Janeiro, Brésil, 27 février 2012, début d’après-midi.
- 32 – Disparition de Chernoff
Petrópolis, Brésil, 28 février 2012, matin.
- 33 – Enquête à Rio
Rio de Janeiro, Brésil, 28 février 2012, après-midi.
- 34 – Avancées à Lyon
Lyon, France, 29 février 2012, matin.
- 35 – FBI
Lyon, France, 1er mars 2012.
- 36 – Fin de colloque à Petrópolis
Petrópolis, Brésil, 1er mars 2012.
- 37 – Fin de partie
Dans le monde, mi-mars 2012.
- Troisième Partie
- 38 – Kremlin
Moscou, Russie, 9 mars 2012.
- 39 – Restaurant à Paris
Paris, France, 20 mars 2012.
- 40 – Rencontre avec Glandin
Paris, France, 21 mars 2012.
- 41 – Ministère de la Défense
Paris, France, 10 avril 2012.
- 42 – Sous le soleil de Porto Cervo
Sicile, Italie, 10 avril 2012, fin d’après-midi.
- 43 – Surveillance

- Lyon, France, 11 avril 2012, matin.
- 44 – Conférence de rédaction
Paris, France, 11 avril 2012, matin.
- 45 – Tiltine
Lyon, France, 12 avril 2012, matin.
- 46 – Le Gamov
Paris, Lyon, Cannes, France, 18 avril 2012.
- 47 – Abraham Inovitch
Cannes, Nice, France, 19 avril 2012.
- 48 – Le Gomez
Cannes, France, 19 avril 2012, fin d'après-midi.
- 49 – Embarcadère
Cannes, France, 19 avril 2012, fin d'après-midi.
- 50 – Commissariat de Nice
Nice, France, 20 avril 2012, matin.
- 51 – La paix des braves
Moscou, Russie, 6 mai 2012, soirée.
- 52 – Lendemain d'élection
Interpol, Lyon, 7 mai 2012, journée.
- 53 – Réunion au sommet
Paris, France, 1er juin 2012.
- 54 – Extradition
Paris, 6 juin 2012.
- 55 – Tour d'Europe
Stockholm ; Moscou ; Paris, fin juillet 2012.
- 56 – Bouquet de fleurs
Paris, France, octobre 2012.
- Épilogue
Atacama, Chili, 21 décembre 2012.
- Petit glossaire scientifique
- Postface